

Zeitschrift: Gazette musicale de la Suisse romande
Herausgeber: Adolphe Henn
Band: 3 (1896)
Heft: 6

Rubrik: Chroniques

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

chœur entier entonne alors avec enthousiasme les mots: « Gloire au Seigneur! » Les tonalités successives de *fa* majeur (basses), *ré* majeur (ténoirs), *si* majeur (soprano) et celle de *la* majeur, sur laquelle s'unissent toutes les voix du chœur, sont d'une très grande puissance. Un chœur large et sonore, entrecoupé par les mots « Triomphe ! Honneur ! » fortement rythmés et dans lequel ces autres paroles « Au genre humain la paix » introduisent un nouvel élément de douceur, termine l'œuvre sur une formidable gradation. Il aboutit au motif du début « Gloire au Seigneur » entonné dans toute sa puissance et toute sa grandeur, par la masse vocale et instrumentale tout entière.

BERNHARD SCHOLZ.

Trad. libre, autorisée, par G. Humbert.



OTTO BARBLAN

OTTO Barblan, l'auteur de la Cantate d'inauguration de l'Exposition nationale de Genève, 1896, est né à Scans, dans la Haute-Engadine (Suisse), le 22 mars 1860. Il reçut le premier enseignement musical de J.-A. Held et Grisch, à l'Ecole cantonale de Coire (1874-1878) et fut ensuite élève de J. Faisst, Alwens, Seyerlen et Doppler au Conservatoire de Stuttgart (1878-1884). En 1883 déjà, il donna un concert d'orgue à Lausanne, mais rentra à Stuttgart, où il remplit, pendant l'année 1884-1885, les fonctions de maître suppléant au Conservatoire, allant entre temps donner des concerts à Augsbourg, Lausanne, Aigle et Coire. Après un séjour de deux ans dans cette dernière ville, où il avait été nommé maître de musique à l'Ecole cantonale et directeur du chœur mixte et du chœur d'hommes, il fut appelé, en 1887, à la suite d'un brillant concours, au poste d'organiste de la cathédrale de St-Pierre, à Genève. Il est en outre professeur d'orgue et de composition au Conservatoire de musique et directeur de plusieurs sociétés chorales (« Chant sacré »,

etc.). Il a publié quelques œuvres qui toutes font preuve d'une haute culture musicale : un *Andante et variations* (op. 1), 5 pièces (op. 5) et un *Passacaglio* (op. 6) pour orgue, des pièces pour piano (op. 2, 3 et 4) et l'*Ode patriotique* (op. 7; poème de M. Jules Cougnard) dont nous parlerons dans notre prochain numéro. Un certain nombre d'autres œuvres sont encore manuscrites.

G. H.



CHRONIQUES

GENÈVE. — La fin de la saison, qu'annonce généralement le dernier concert d'abonnement, nous a fait avoir un peu coup sur coup, outre celui-ci un concert extraordinaire avec le concours de M^{me} Carreño et les deux concerts traditionnels de la Société de Chant sacré et de la Société de Chant du Conservatoire.

Nous avons déjà consacré plusieurs articles soit à l'œuvre de Händel, *Samson*, que le Chant sacré donnait à Genève pour la première fois, soit à celle de Tinel, *Saint-François*, dont la Société de chant du Conservatoire a voulu également nous donner la première audition. Il ne nous reste par conséquent qu'à dire quelques mots de l'exécution de ces œuvres. On nous dispensera de même des clichés d'usage : « M. le directeur X.... avait mis tous ses soins, etc..... » ; — comme s'il n'était pas naturel, sous-entendu, que le directeur consacre à l'œuvre qu'il a choisie, son temps, ses forces, son talent ! L'important pour nous, c'est le résultat obtenu ; or ce résultat a été pour *Samson* des plus remarquables. Les chœurs, très en progrès, de la Société de Chant sacré ont chanté avec une conviction et une assurance étonnantes, avec une sonorité aussi très étoffée, malgré les longs passages en vocalises chorales, auxquelles nos chanteurs sont toujours insuffisamment exercés. L'interprétation témoignait d'une grande conscience artistique, d'un respect absolu de l'œuvre ; mais il n'en résultait pas moins parfois, il faut l'avouer, une certaine froideur, une certaine monotonie. Un peu de respect de l'esprit, venant s'ajouter au respect de la note, suffirait sans doute pour réaliser la vie intense qui règne dans la grandiose scène drama-

tique, illustrée par la musique de Hændel. C'est la loi des contrastes qui régit cet ensemble important de morceaux : opposition de deux groupes, les Philistins et les Israélites, les premiers agités, fiévreux, sensuels, les autres calmes, confiants, forts dans la douleur comme dans la joie. Le caractère de chacun de ces groupes n'était pas suffisamment accusé, dans l'exécution à Victoria-Hall, ni par les chœurs, ni par les solistes, parmi lesquels il convient cependant de mettre hors pair M^{me} Troyon-Blæsi, de Lausanne, qui a supérieurement chanté le peu qu'on avait laissé subsister du rôle de Dalila. M. Troyon aussi s'est bien tiré du rôle difficile de Samson, nous aurions voulu l'entendre accentuer davantage le côté dramatique du personnage central de l'œuvre; peut-être l'eût-il fait, si l'orchestre, au lieu de se faire traîner, l'avait suivi dans ses tentatives d'émancipation émue. MM. Burgmeier, d'Aarau, et Dauphin ont mis au service de Harapha et de Manoach des voix puissantes, bien timbrées et une remarquable facilité de vocalisation; dommage que le premier ait cru devoir chanter en français, ce qui le gênait considérablement et le privait d'une partie de ses moyens. Enfin M^{me} Roesgen-Liodet a chanté avec une constance digne d'éloges les treize récitatifs ou airs que la version adoptée par le Chant sacré attribue à Micah; mais pourquoi ce Micah pleurnicheur et sentimental? L'ami de Samson est plein d'affection, de tendresse pour le héros, mais son attitude doit rester empreinte de calme et de noblesse. Le rôle supporterait du reste encore de bonnes coupures.

L'orgue, tenu avec compétence par M. Willy Rehberg, nous a paru d'une manière générale trop prépondérant; il donne ainsi à toute l'œuvre une teinte uniforme, qui ne convient guère à l'allure dramatique de *Samson*. Son rôle est tout autre ici que dans le *Messie*, par exemple.

M. Otto Barblan, qui a judicieusement conduit l'ensemble imposant soumis à sa baguette, a droit à un juste tribut d'éloges; nul doute que les quelques défauts que nous avons cru devoir signaler ne soient atténués lors d'une prochaine exécution, qui touchera alors de bien près la perfection. On sait en effet que la Société de Chant sacré a l'intention de faire entendre une seconde fois l'œuvre de Hændel, au mois de septembre, sous les auspices du comité de l'Exposition.

Si nous passons maintenant à *Saint-François*, l'oratorio d'Edgar Tinel, nous aurons encore moins à en parler. La traduction de l'excellent travail de Bernh. Scholz et son insertion dans nos

colonnes prouvent suffisamment ce que nous pensons de l'œuvre. Et que dire d'une exécution aussi fragmentaire, aussi peu soucieuse d'exactitude que celle de la Société de Chant du Conservatoire? L'œuvre avait subi coupures et arrangements ou plutôt dérangements multiples, en sorte que le public, n'ayant pas entendu l'œuvre telle que le compositeur l'a voulue, n'a ni la faculté, ni le droit de la juger. De plus les chœurs n'étaient pas irréprochables, quoique souvent soutenus par l'orgue (M. Willy Rehberg), même dans les récitatifs (!); l'orchestre — grâce à notre mauvaise organisation qui fait dépendre du directeur du théâtre presque toute entreprise musicale — était à peine dégrossi; les solistes — ceux qui subsistaient, c'est-à-dire François, l'Hôte, le Génie de la victoire et la Voix du ciel — étaient absolument insuffisants, à l'exception de M^{le} Marie Géneau (Voix du ciel) qui a chanté d'une voix merveilleusement pure et cristalline un rôle qu'on eût dit écrit tout exprès pour elle.

Quant à M. L. Ketten, nous l'avons admiré quand même : grâce à ses efforts presque surhumains, le naufrage complet des trois cents exécutants qu'il avait réussi à grouper pour cette exécution, a pu être évité. Il ne faut pas oublier non plus qu'il avait à lutter contre l'acoustique peu propice de la salle et la disposition déficiente des chœurs et de l'orchestre. Quand donc se décidera-t-on à adopter en pareilles circonstances le seul système rationnel de répartition des forces vocales et instrumentales : l'orchestre au milieu, entouré de trois côtés par les chœurs disposés en gradins, soprani à gauche (du chef), alti à droite, ténors derrière l'orchestre et basses en demi-cercle au fond, les solistes se plaçant en avant, de chaque côté du chef. Ainsi et seulement ainsi, l'on obtiendra à la fois l'homogénéité, la clarté et la sûreté des attaques.

Une question, en terminant, que nous nous permettrons de proposer à l'examen du comité intéressé : Pourquoi la Société de Chant du Conservatoire n'a-t-elle pas, comme la plupart de ses congénères, un répertoire, même restreint, dans lequel elle puiserait pour remplacer au dernier moment l'œuvre nouvelle, dont le directeur estimerait la préparation insuffisante? Quinze jours suffiraient pour mettre sur pieds telle ou telle œuvre de ce répertoire et l'œuvre nouvelle, renvoyée à l'année suivante, ne subirait pas les fâcheuses conséquences d'une exécution trop hâtive.

A la prochaine fois, le compte-rendu du dernier concert d'abonnement et de celui de M^{me} Carreño.

G. H.

Un vrai régal musical, le 25 mars dernier, était offert, au Conservatoire, sous forme d'un « Liederabend », donné par M^{me} Clara Schulz. Cette cantatrice, dont la voix chaude et passionnée n'avait jamais été aussi à l'aise, possède en effet toutes les qualités requises pour ce genre qu'elle innove. Et c'était merveille de constater avec quelle souplesse, quelle richesse de timbre, notre sympathique artiste a nuancé ces « lieder » choisis de Brahms, Schubert et Schumann, véritables joyaux d'exquise poésie, si originale comme facture. M^{me} Schulz a su spécialement dans *Dichterliebe* (cycle de romances de H. Heine) faire épouser ses qualités de charme et atteindre des effets de rendu que seule pouvait se permettre une voix aussi artistiquement nuancée. C'était la première fois à Genève, que ce cycle était donné presque intégralement et nous avons regretté, pour notre part, que la série des seize « lieder » ne fût pas complète, vu la perfection avec laquelle les dix morceaux extraits se sont suivis, entre autres, *Ich grolle nicht* (le fameux : « J'ai pardonné »), si souvent dénaturé par des éclats de voix et des portandi exagérés, qui alourdissent cette page toute d'émotion contenue.

Brahms figurait au programme avec *Feld einsamkeit* et *Standchen*; ici l'originalité du musicien est encore plus sensible et M^{me} Schulz s'y est montrée supérieure de tous points.

A côté d'un choix de Schubert, Jensen, Grieg, Sucher et Harthan (*Berceuse* insignifiante, mais agréable que le public a naturellement fait bisser), la note moderne était donnée par *Nächtliche Pfade* et *Julinacht* de Thuille, compositions dénotant un musicien de race et de superbe envergure à l'inspiration chaude et vibrante, où la voix de M^{me} Schulz a fait merveille. Le concert avait débuté par le prodigieux air d'Elisabeth de Wagner et *les Rêves* du même, détaillés avec une parfaite compréhension.

La partie d'accompagnement, fort nourrie, vu la richesse et l'importance du programme était d'autant plus intéressante sous les doigts de M. Schulz, qui s'est montré excellent musicien comme de coutume.

La partie instrumentale comportait une attrayante première audition sous forme d'une *Sonata quasi una fantasia* pour deux pianos de A. Ruthardt, rendue par MM. W. Rehberg et Schulz avec beaucoup d'autorité. C'est certes une œuvre très fraîche, très jeune d'allure, avec des idées point trop banales, se distinguant par une facture artistique et d'une belle sonorité, ainsi que beaucoup d'ingéniosité dans le traitement des deux parties de piano. L'introduction a

un grand charme mélodique et tout a été exécuté fort brillamment.

Somme toute, le chaleureux accueil du public a montré à notre excellente cantatrice que son innovation, était fort goûtée ; la *Gazette musicale* le lui prédisait, il y a deux ans déjà (v. le numéro du 15 avril 1894). Aussi nous espérons que M^{me} Schulz n'abandonnera pas l'idée de continuer ces « Liederabende » où elle excelle.

E. D.

* * *

Le concert donné le mercredi 1^{er} avril par M^{lle} et MM. E. Reymond et A. Rehberg n'a pas eu le public nombreux qu'il méritait, le trop immédiat voisinage d'attractions diverses, plus courues, parce que moins vraiment « musicales » probablement, lui ayant opposé une concurrence des plus redoutables.

Et c'est bien tant pis pour ceux qui n'étaient point là, car il s'y est fait de très bonne musique.

M^{lle} Reymond, une pianiste au toucher dont n'est exclus, quoique énergique, le côté très tendre, charmeuse supériorité de l'artiste féminin, a dit quelques pièces de Mendelssohn, Schumann, Saint-Saëns (particulièrement bien), Brahms (la première Rhapsodie) et E. Reymond enfin, de qui je tiens comme l'une de ses meilleures choses, cette très intensive page, *au Soir*. Pour ce dernier, dont la technique et la véracité d'interprétation s'affirment de plus en plus, deux œuvres de Bruch (*In Memoriam*) et Hubay (*Czardà*), rendues comme il convient, ont obtenu entière approbation de l'auditoire, qui l'a manifestée en lui demandant un « encore » (*Mélodie champêtre* de Schumann), cela très unanimement.

Plusieurs pièces enfin (Tartini, Leclair, Widor et van Goëns) dont M. A. Rehberg, le violoncelliste toujours si intéressant, a donné une interprétation très souple et de style, le sextuor en *si bémol* de Brahms pour lequel plusieurs artistes et amateurs avaient apporté le précieux tribut de leur bonne volonté et de leur talent, ont encore contribué à faire de cette heure de musique l'une des plus charmantes que nous ayons, de long-temps, passées en cette hospitalière salle du Conservatoire. — Ajoutons que M. Eckert a discrètement rempli sa très délicate tâche d'accompagnateur.

G. F.

* * *

— La fin de la saison musicale approche, chacun est plus ou moins fatigué par l'absorption considérable de musique qu'elle nous impose; on réclame autre chose. Cet « autre chose », nous

l'avons eu l'autre soir, aux Amis de l'Instruction, sous la forme d'une revue locale pleine d'esprit, divertissante au plus haut degré pour tous les esprits bien tournés. *Des Chansons*, tel est le titre de cette charmante pièce, dont l'auteur anonyme a naturellement bien vite été reconnu par les auditeurs de la revue de l'an dernier, *On Restaure*. Comme cette dernière, la nouvelle revue a son mot, son couplet pour chaque fait de l'année écoulée, pour chaque personnage que les circonstances ont mis en vue.

Des revues jouées aux Amis,
Passant le public au tamis.
Bien sucré,
Mesdames.
Bien sucré !

Pas tant que cela, sucré ! Mais que ne se laisserait-on dire, lorsque cela est dit avec tant de bonhomie, de finesse et d'esprit ? Naturellement la *Presse*, la jeune Presse surtout, « celle qui a encore beaucoup à apprendre », est aussi passée en revue. Après le *Journal officiel de l'Exposition*, la *Semaine littéraire*, le *Carillon*, le *Sapajou*, est aussi venu le tour de la *Gazette musicale* dont voici les couplets :

I

Do, ré, mi, do, do, do,
Messieurs, voici mon p'tit credo.
Ré, mi, fa, ré, ré, ré.
Le genr' classique est enterré.
Mi, fa, sol, mi, mi, mi,
Ambrois' Thomas est notre enn'mi.
Fa, sol, la, fa, fa fa,
Richard Wagner est notre alpha.
Sol, la, si, sol, sol, sol,
D'Indy lui sert de parasol.
La, si, do, la, la, la,
Après ces deux génies, holà !
Si, do, ré, si, si, si,
Rien ne peut être réussi.
Do, ré, mi, do, do, do,
Tout autr' musiqu' fait fair' dodo.

En chœur.

Do, ré, mi, fa, sol, la, si, do,
La musique est un lourd fardeau.

II

Ré, do, si, ré, ré, ré.
Le public est bien arriéré.
Do, si, la, do, do, do,
Il veut d'la critique au cordeau.
Si, la, sol, si, si, si,
Popaul en eut bien du souci !
La, sol, fa, la, la, la !
Un beau jour il nous planta là !
Sol, fa, mi, sol, sol, sol,
Et Georges demeura tout seul.
Fa, mi, ré, fa, fa, fa,
Sur monsieur Plomb il me greffa.

Mi, ré, do, mi, mi, mi,
Le public red'vint mon ami
Ré, do, si, ré, ré, ré,
Mon avenir est assuré !

En chœur.

Do, ré, mi, fa, sol, la, si, do,
Et nous ironis en crescendo !

Et sous cette charmante boutade, l'auteur qui était au piano, tissait un accompagnement non moins charmant et tout ce qu'il y a de plus musical. Car, outre les allusions musicales, les réminiscences amenées toujours avec beaucoup d'à-propos : les *Fontaines lumineuses*, l'*Electricité* suivies du thème de l'« Incantation du feu » de la « Walkyrie »; les *Allumettes fédérales* chantant le chœur des « Cloches de Corneville » : R'gardez par ci, r'gardez par là..... »; le *Coco* reprenant pour son compte le récit de « Mignon » : « Je m'appelle Coco, je n'ai pas d'autre nom, personne n'a pris soin de compter mes années... »; etc. — outre ces allusions, la musique comprenait une foule de jolies choses : la *Cantate de la Sicilienne*, un désopilant pastiche de chœur d'orphéon, à la Laurent de Rillé, la jolie valse des *Balcons fleuris*, et surtout le chœur des chalets du *Village suisse*, adorable petit morceau pour voix de femmes, qui accentuait à la fin de la revue la note fine et artistique de l'ensemble. Le trio des *Mélodies populaires*, dans lequel l'auteur a réussi à faire entendre successivement puis *ensemble* trois chansons populaires : l'une romande, l'autre italienne et la troisième allemande, est une amusette contrapuntique que nous oublierons d'autant moins qu'elle était d'une sonorité absolument exquise.

Le succès a été considérable pour les acteurs nombreux et dévoués et pour l'auteur, la revue a été donnée quatre ou cinq fois. C'est donc, espérons-le, au revoir à l'année prochaine !

G. H.



AUSANNE. — M. Gustave Koeckert, violoniste, ancien élève de César Thomson, est venu se fixer récemment dans notre ville, pour y enseigner le violon. Il a été accueilli dans son premier concert avec une faveur marquée, par un public choisi et des plus sympathiques au jeune artiste. M. Koeckert avait déjà par le choix des morceaux de son programme fourni une preuve de ses aspirations élevées : la sonate en *ut* mineur de

Grieg, une rhapsodie scandinave bien plus qu'une sonate, servait de début, puis venaient les variations célèbres de la *Folia* de Corelli, une *Romance* de Paganini, une *Danse hongroise* de Brahms-Joachim et, en *bis*, une *Aria* de J.-S. Bach (de petit, tout petit Bach!). Ce programme sérieux, trop sérieux peut-être pour susciter l'enthousiasme du public, n'en a pas moins captivé l'auditoire, grâce à une exécution digne de tous éloges et grâce aussi aux intermèdes de piano et de chant dont il était agrémenté. M^{me} Janiszewska, pianiste, et M^{me} Krafft, cantatrice, sont suffisamment appréciées et connues des auditeurs de Genève et de Lausanne pour que nous n'ayons pas besoin de nous arrêter longtemps à elles; notons seulement dans le programme de la première le *Presto* de Scarlatti, enlevé avec beaucoup de verve, et une interprétation très saisissante de la *Fantaisie* en *fa* mineur de Chopin, dans celui de M^{me} Krafft de délicieuses interprétations de Grieg, surtout de la *Première rencontre* (mais quelles déplorables traductions françaises!).

Pour en revenir à M. Gustave Koeckert, nous dirons ce qui nous a frappé dès l'abord: sa conscience et sa probité artistiques absolues, un grand son qu'il tend cependant à enfler trop, parfois au détriment de sa beauté, une justesse parfaite, un bon archet. Au point de vue de l'interprétation, il a fait preuve d'une sobriété qui n'exclut ni la chaleur, ni même une certaine grâce, avec une tendance marquée vers le genre rhapsodique et quelque difficulté à maintenir le rythme d'une façon rigoureuse. Hâtons-nous d'ajouter qu'avec un accompagnateur aussi excellent que M. Ganz, au piano, ce léger manque de rythme n'a pas un seul instant détruit l'équilibre de l'exécution.

En résumé, M. Gustave Koeckert est un artiste franc et sincère, dont la technique, quoique encore trop « apparente », est déjà fort remarquable; de plus, homme d'une culture très étendue, il possède des facultés pédagogiques de premier ordre. L'Institut de musique de Lausanne n'aura qu'à se féliciter de s'être attaché un musicien de cette valeur, pour diriger une partie de ses classes de violon.

G. H.

Nous n'avons pu assister au concert que donnaient, la semaine précédente, M^{me} L. Ketten, M^{me} Cécile Ketten et M. Ketten, mais les journaux quotidiens nous ont apporté l'écho du très grand succès des trois artistes. La salle était comble, de même que pour le concert Koeckert. Pendant

l'hiver, concerts d'abonnement et double audition des *Sept Paroles* de Gust. Doret ont également fait salle comble. Qu'on vienne dire après cela que le public lausannois est réfractaire à la musique!



NEUCHATEL. — Notre ville, dans son dernier concert d'abonnement, a eu la première audition¹ d'une symphonie de Brahms, celle en *ut* mineur. Cette simple mention prouverait à elle seule les progrès réalisés à l'orchestre et suffirait à dire l'importance de cette exécution pour les annales de notre Société de musique; car, de toutes les œuvres de Brahms, ses symphonies sont jusqu'ici les seules avec le *Requiem* qui nous permettent de contempler pour ainsi dire face à face et dans toute sa grandeur le colossal génie du maître Hambourgeois. Le public, nous a-t-il semblé, a été plus surpris qu'enthousiasmé; surpris, d'entendre une œuvre de pareille envergure et empoigné cependant par l'inspiration profonde qui se dégage de chacune des parties de cette symphonie. Et ceci n'est pas pour nous déplaire; c'est le commencement d'une initiation à une manière d'art à laquelle il n'est pas encore habitué, mais qu'il pressent déjà d'une irrésistible beauté, devant laquelle tôt ou tard il s'inclinera subjugué. En effet, ce n'est pas une seule exécution qui suffit à l'intelligence d'une œuvre de cette importance. Comme un ouvrage fortement pensé et savamment écrit, les symphonies de Brahms demandent à être entendues souvent et étudiées à fond; alors seulement, elles s'éclairent, deviennent lumineuses et grandiosement belles, on les écoute avec recueillement pour en recevoir une impression que le temps ne parvient plus à effacer. Nous nous rappellerons cette audition du 12 mars 1896, non pas que l'exécution en ait été irréprochable, mais surtout à cause de l'admiration toujours plus fervente qu'elle nous a inspirée pour le génie incomparable de Johannes Brahms.

L'inspiration toujours grande, toujours profonde, revêt tantôt un caractère aigu, sauvage, où la note douloureuse et plaintive prédomine, tantôt s'épanche dans des harmonies larges et majestueuses, ou se traduit plus loin par de touchantes sonorités sur lesquelles glisse, comme un rêve, je ne sais quel chant suave et doux. La tonalité d'*ut* mineur a pour elle déjà cet aspect sombre et farouche qu'offre la première partie. Puis au second mouvement, c'est dans la tonalité

de *mi* majeur, solennelle et pompeuse, que se déroulent ces magnifiques accords, que s'exprime la pensée magistralement belle de cette partie. Plus tendre, plus douce, plus moëlleuse est la tonalité de *la bémol* majeur de l'*allegretto*, et quand enfin éclate, dans le dernier *allegro*, le triomphal motif, qui rappelle de loin le chœur final de la neuvième symphonie, c'est la brillante tonalité d'*ut* majeur qui dépeint en couleurs vives et lumineuses l'hymne de joie et d'enthousiasme de cette grandiose conclusion. On le voit : richesse de coloris, de polyphonie, de motifs, tout est là, exposé dans une forme claire et précise, développé avec une science et une maîtrise insurpassable, pour faire d'une symphonie de Brahms une des plus puissantes conceptions musicales que l'on puisse imaginer. Et ce que nous avons surtout apprécié dans l'exécution de l'œuvre, c'est la manière dont l'orchestre avec ses éléments si divers et sa faiblesse numérique des cordes a compris sa tâche. M. Röthlisberger a certainement su qu'il jouait gros jeu en mettant au programme cette symphonie; mais aussi il a mis à cette étude tout son cœur et il s'en est tiré à son plus grand honneur. Nous l'en félicitons vivement.

Le programme de ce concert a été essentiellement allemand et ce n'était pas un de ses moindres mérites. Commencé avec Brahms, il s'est terminé dans les brillantes fanfares de la marche des chevaliers à leur entrée à la Wartburg, ce prélude du célèbre concours des chanteurs qui fait le sujet du deuxième acte de *Tannhäuser*.

Entre ces deux productions orchestrales nous avons eu une petite composition, qui a manqué son effet, *la Fuite en Egypte* de Max Bruch pour soprano solo, chœur de dames et orchestre. Nous n'avons pas reconnu là dedans l'auteur de *l'Odyssée*, d'*Achille*, des superbes concertos pour violon, etc., etc. L'orchestre nous a paru sans couleur et les idées manquer d'originalité. Peut-être qu'une meilleure disposition de l'orchestre et des chanteurs, ainsi qu'un nombre plus considérable de voix auraient sauvé cette œuvre. L'autre jour elle était pâle et fade. En revanche, l'exécution de la musique de *Blanche-neige* de Reinecke a ravi tout l'auditoire. On ne peut conter plus finement et plus naturellement cette jolie légende. Reinecke en a fait des tableaux d'une délicatesse exquise, d'un charme délicieux. Chaque numéro, que ce soit le chœur, Blanche-neige ou le nain Tom qui chante, chaque numéro est à lui seul une perle. M. Röthlisberger avait stylé son monde; le tout a été nuancé et rendu à la perfection.

A. Q.-A.



NOUVELLES DIVERSES

GENÈVE.— *Théâtre*. M. Dauphin redouble d'activité pour la fin de la saison. Il a donné *Hérodiade* — qui a bien vieilli — et qui malgré une bonne interprétation n'a pas réussi à attirer la foule. Pour le bénéfice de M^{me} Lyvenat, c'était *Cavalleria Rusticana*; pour celui de M. Dechesne, *Le Barbier de Séville*, donné avec le concours de M^{me} Gianoli, qui a aussi chanté *Carmen*, et a retrouvé son succès de l'an dernier. Et pour terminer, *Mam'selle Nitouche*, *Surcouf*, cette dernière opérette, pour le bénéfice de Georges, le roi des comiques.

INTÉRIM.

— On sait que la vie musicale promet d'être assez intense pendant la durée de l'Exposition nationale. Sans compter le Théâtre qui nous donnera entre autres le *Sancho Panza* de Jacques-Dalcroze, il y aura les *Concerts symphoniques*, la *Cantate d'ouverture* et le *Poème alpestre*, enfin nombre d'auditions de tous genres. La *Gazette musicale*, désirant tenir ses lecteurs au courant de toutes ces choses, ne paraîtra pas comme les autres années en numéros doubles pendant l'été; elle aura donc cette année vingt-quatre numéros réels et continuera à paraître comme pendant la saison d'hiver. Nous ajouterons de plus, à partir du prochain numéro, une rubrique spéciale : *La musique à l'Exposition*.

— La Commission des Fêtes et Musique de l'Exposition nationale a pu faire ratifier par le Comité central le plan général qu'elle a élaboré. Voici ce qui concerne plus spécialement la musique :

Concerts symphoniques. (Délégué, M. Lecoultrre). — Au Victoria-Hall, le soir, direction Doret : orchestre de 51 musiciens régulièrement engagés. Dates : 2, 16, 30 mai; 13, 20, 27 juin; 4, 11, 25 juillet; 1^{er} août. Exécution des œuvres primées au concours ouvert entre tous les musiciens suisses. Solistes engagés : M^{me} Roger-Miclos, MM. De Greef, Blumer, Sauret, Ysaye, M^{me} Blanc, M^{me} Bréval, de l'Opéra, MM. Paul, Warmbrodt, etc.

Cantate. — Exécutée le jour de l'inauguration, dans le Victoria Hall; musique de Barblan; solistes; grandes orgues. Sera probablement exécutée plus tard pour le public.

Concerts du Hall. — Dans le grand hall de l'exposition : en juin, la fête des Vignerons, par la Galin-Paris-Chevé; le 19 septembre, oratorio